

NOTES DE LECTURE

■ Littérature
Jalons
DAG HAMMARSKJÖLD
Traduit du suédois
par C. G. Bjurström
et Philippe Dumaine.
Préface de Carlo
Ossola.
Éditions du **FÉLIN**
250 p.. 12 €

S'il y a, comme en musique, des livres diurnes et des livres nocturnes, ces *Jalons* seraient alors du côté de la nuit. L'éditeur ne s'est pas trompé en choisissant pour couverture *A Cloud and Landscape, Study by Moonlight* du paysagiste norvégien Johan Christian Dahl invitant déjà le lecteur au silence, à la contemplation des nuages qui viennent calmement envelopper la pleine lune pour magnifier son halo. On se plaît à imaginer l'auteur écrivant cette « sorte de journal » dans des moments de veille où tout s'éclaircit – paradoxe de la nuit obscure. Dag Hammarskjöld n'était pas un peintre solitaire, ni un abbé reclus, ni un poète maudit, c'était un ministre. Cette seule pensée est une merveille dans la confiance qu'elle donne soudain

aux personnages politiques, auxquels les citoyens confient leur vote, sinon leur vie, non sans trembler. Un diplômé d'économie politique qui citerait Rilke, qui ferait sienne l'inspiration de Jean de la Croix, qui saurait traduire en mots un poème délicatement surgi de la nuit est une sorte de rêve incarné dans ce ministre-poète, secrétaire général des Nations unies, Prix Nobel de la paix – décerné par Oslo à titre posthume. Car sa réussite sociale est toujours pensée à l'aune de la mort, les exigences de la vie publique toujours reliées au « possible intérieur », la solitude primordiale jamais éloignée des réflexions sur l'autre, sur l'amitié, la communauté ou la justice. Hammarskjöld jette sur la vie l'acuité de son regard, ne laissant à aucun moment échapper les bassesses de la condition humaine, mais il montre aussi toutes les possibilités que nous avons de « grandir », « d'ouvrir un peu plus la main », de « regarder au loin » pour trouver le chemin. La fermeté nécessaire à la conduite

d'une vie trouve ici le détachement, le désintéressement qui la rendra féconde. Les lignes données à lire au lecteur sont donc des pièces détachées qui parfois s'enchaînent et s'approfondissent l'une l'autre, de brefs récits rendus dans une prose aérienne, des poèmes dont seules subsistent les branches les plus indispensables. Elles ont été écrites par l'auteur depuis l'âge de 20 ans, en 1925, jusqu'à sa mort, survenue brutalement en 1961. Elles ont été écrites pour lui-même, sans penser à un public éventuel, « en pure perte » comme le dit bien Carlo Ossola qui vient renforcer, par le plaisir de son érudition, les grands thèmes abordés par le livre, citant dans son excellente préface René Char, Paul Celan ou Fédor Dostoïevski pour accompagner les poètes suédois auxquels fait, entre autres, référence Hammarskjöld. L'ouvrage a été publié en 1963 par les soins de Leif Belfrage selon les souhaits de l'auteur. La traduction française a paru en 1966 chez Plon. La présente

édition permet donc à ce texte majeur de retrouver la place qu'il doit occuper, celle de la table de chevet des politiciens, à côté de celle des poètes, des philosophes et de qui voudra trouver un baume lucide aux épreuves de la nuit.

■ JÉRÔME PETIT ■

■ Histoire
*Irène Némirovsky :
un destin en images*
OLIVIER CORPET
(dir.)

Denoël/Imec éditeur
146 p., 25 €

La destinée tragique d'Irène Némirovsky est connue : « une existence trop courte mais brillante », énoncera le préfacier de *la Vie de Tchekov* (1946), son premier livre posthume. Le catalogue de l'exposition Irène Némirovsky, *Il me semble parfois que je suis étrangère* présentée jusqu'au 8 mars au Mémorial de la Shoah se lit de bout en bout comme un album de famille composé de vieilles photos sépia : portraits d'Irène et de ses parents en Ukraine, son pays natal, poses

en maillot de bain sur la plage ou devant des hôtels de la Riviera française, sourires d'une vie heureuse sans souci. Traces d'un siècle pas encore en déconfiture, derniers soubresauts de la Belle Époque, avant d'être submergée par la révolution rouge qui chassa sa famille, par la boucherie de 14-18 et la montée des périls dans l'entre-deux-guerres. Le monde vacillait, une jeune romancière de talent propulsée par son éditeur Bernard Grasset qui lui demanda de se rajeunir de deux ans (25 ans) pour la sortie de son deuxième roman, *David Golder* (1930), allait s'enraciner dans le monde des lettres. Saluts unanimes, rangs serrés de la critique même si on feint de s'étonner qu'elle soit une jeune femme. André Maurois la compare à Marcel Proust ! Joli carnet de bal pour une débutante.

Décalque du catalogue américain publié lors de l'exposition présentée à New York en 2009 au Museum of Jewish Heritage, la version française reproduit jusqu'à son élégante

maquette intérieure. La chronologie illustrée du commissaire de l'exposition Olivier Philipponnat, l'un des deux biographes de l'écrivain avec Patrick Lienhardt (*la Vie d'Irène Némirovsky*, Grasset-Denoël, 2007), est riche des citations de ses journaux de travail inédits. Les notes préparatoires pour *Captivité*, troisième volet de *Suite française*, plairont aux curieux qui veulent tant bien que mal dépasser le roman inachevé. « Némirovsky, c'est le féminin de Morand », selon la définition chic et choc d'Olivier Philipponnat. À coup sûr, son succès l'érigea un peu en vedette du système parisien, sinon coqueluche d'un juré Goncourt, de grands journaux amateurs de ses nouvelles. À un journaliste de la radio qui lui tend le micro trois minutes sur sa conception de l'amour conjugal développée par son roman *Deux* (portrait de deux époux qui vivent pour le meilleur et pour le pire), Irène Némirovski retourne la question : « Êtes-vous célibataire ? » Diffusée dans un couloir de l'exposition, l'unique enre-

gistrement de sa voix donne à entendre sa réponse du tac au tac et une riieuse complicité. Quatre de ses nouvelles furent accueillies entre 1935 et 1940 dans les colonnes de la *Revue des Deux Mondes* ; deux d'entre elles sont à découvrir dans le recueil *Dimanche* à paraître au Livre de poche (416 p., 6,95 euros). Lors de ses demandes de naturalisation, Irène Némirovsky s'était recommandée de la *Revue* qui ne lui ménagea pas son soutien. Et l'on se permettra justement de reproduire un extrait d'une conversation qui souligne le « décalage entre l'identité réelle et l'identité rêvée d'Irène Némirovsky », une approche privilégiée par son premier biographe, l'Américain Jonathan Weiss (*Irène Némirovsky*, Le Félin, 2005, repris en Félin-poche en 2010). Un passage d'une longue chronique du critique Robert Bourget-Pailleron publiée dans le numéro du 1^{er} novembre 1936 rejoint la ligne d'horizon de l'exposition : « La France l'attendait [*Irène Némirovsky*] au bout du long voyage

qu'elle accomplit à sa sortie de la Russie bolchéviste [*sic*]. – J'avais déjà séjourné à Paris tout enfant, me dit-elle. En y rentrant, j'ai retrouvé les souvenirs qui m'attendaient. Ma fille [*Denise Epstein*] qui est née ici, ne peut comprendre encore ces phénomènes d'adoption. Quand je la promène aux Tuileries ou aux Champs-Élysées, il m'arrive de lui parler du temps où je vis ces jardins pour la première fois. Si je lui dis que j'y ai joué comme elle et à son âge, elle m'objecte : « Mais, maman, ce n'est pas possible. Tu ne peux pas avoir connu ça autrefois, puisque toi tu es étrangère ». »

■ OLIVIER CARIGUEL ■

■ Littérature
Correspondance 1920-1957

VALÉRY LARBAUD ET
JEAN PAULHAN
Édition de Jean-Philippe Segonds,
introduction de Marc Kopylov et préface de Michel Déon
Gallimard
440 p., 24 €

Épreuves à relire, calendriers de publications

et divers soucis d'édition, il y a comme de la réserve, une presque timidité lorsque débute les échanges épistolaires entre Jean Paulhan, directeur de la *NRF*, et l'écrivain Valéry Larbaud.

Il est vrai, comme le souligne Michel Déon dans la préface à cette correspondance, que l'on a, *a priori*, bien du mal à imaginer deux êtres aussi différents de caractère et parfois même de goût, échanger, entre 1920 et 1957, plus de 300 lettres et cartes postales. Très vite cependant, s'installent la confiance, et enfin l'amitié. Paulhan est habile et sait amadouer un Larbaud submergé par les demandes en tout genre, assailli par les visiteurs, obligé de se cacher pour pouvoir ne serait-ce que lire les livres qu'on lui envoie et travailler sereinement.

Bref, près de quarante ans de conversation quasi ininterrompue entre deux amis, passant de l'anecdote aux sujets les plus sérieux – la littérature est parfois une affaire sérieuse. N'en déplaise à ceux qui auraient pu penser que ces deux-

là n'avaient rien à se dire. Outre les amitiés communes, Gide, Valéry, Supervielle, Saint John Perse..., on y parle maisons, aménagements et taille des arbres, « orthographe », voyages (Larbaud est avant tout un écrivain qui voyage), soldats de plomb (Larbaud demande à Paulhan qui a vécu à Paulhan qui a vécu à Madagascar des détails sur l'uniforme militaire malgache), ou encore tatou – animal qui deviendra cher à Paulhan, comme le rhinocéros le sera pour Larbaud... « L'on peut voir, écrit Paulhan dans une lettre de 1928, à la fête de Denfert-Rochereau, un tatou. C'est un tatou ordinaire, et d'ailleurs sympathique surtout à cause de cette réunion de carapace et de poil, qui se distrait maigrement en grattant la terre. Mais la pancarte qui l'annonce au-dehors porte : Le mangeur de cadavres ; Sept fois phénomène ; Quarante-deux dents autour du ventre ; VIVANT, VIVANT, VIVANT »

Mais le plus passionnant ici, c'est que cette correspondance est en somme pareille à un

journal, un *memorandum* sur l'activité littéraire et sur la fabrique de la revue littéraire la plus importante de l'époque – où l'on voit l'artisan Paulhan courir après les textes, chercher des auteurs, montant mille projets, absorbé tout entier par la revue. Larbaud, avec l'humour qui le caractérise, un rien ironique sur ses contemporains, demande l'avis de Paulhan sur ses nouveaux textes ou ceux dont il supervise les traductions. Pas des moindres, *Ulysse* de Joyce, ou les premiers livres de Faulkner (« Faulkner est attaqué en Amérique, écrit Larbaud en 1934. Un grand lancement en France lui aurait fait du bien là-bas... »), Larbaud ne travaille pas seulement à sa propre postérité et l'on comprend dès lors cette complicité qui les unit : l'écrivain est un lecteur avisé, un défri- cheur – comme l'est tout autant Paulhan –, et un traducteur insatiable.

Dans une longue lettre, Larbaud, par malice peut-être, fustige la publication des correspondances : « Mais il y a des gens qui ont

la manie des lettres ; elles constituent pour eux une espèce de littérature populaire, plus facile que l'œuvre de l'écrivain [...]. C'est le roman de la concierge – la concierge qui lit le courrier des locataires, le valet qui écoute aux portes, et qui farfouille dans les papiers de son maître. » On ne peut de fait que louer le travail de Jean-Philippe Segonds, qui a rassemblé ces lettres en ayant passé outre ce qui aurait pu sembler être une recommandation...

On ne s'étonnera pas, le volume une fois refermé, que vienne alors l'irrésistible envie de (re)lire l'histoire de cet étonnant A.O. *Barnabooth*, que Paulhan estimait tant. Et de la même manière que Larbaud aimait à se dissimuler derrière les pseudonymes et les personnages de ces romans, c'est sans doute dans cet échange constant avec Paulhan, au plus près de son travail et de ses préoccupations, que l'on apercevra au mieux le discret écrivain.

■ ALEXANDRE MARE ■